

Le débat : la littérature peut-elle sauver le monde ?

La littérature est au centre des préoccupations de Passa Porta et donc de son festival. Qu'est-ce que la littérature, quelle est sa finalité, quel est son pouvoir ? Dans ce monde où les certitudes s'affrontent, où chacun se drapait dans sa vérité, la littérature peut-elle jouer un rôle ? La littérature peut-elle sauver le monde ? Nous avons posé la question à deux écrivaines belges, Nathalie Skowronek et Annelies Beck. Une francophone, une néerlandophone, à l'image de Passa Porta.

Nathalie Skowronek

Ecrivaine belge. 41 ans. Vit à Uccle. Etudes de philologie romane.
« Karen et moi » (Arléa, 2011) raconte la fascination d'une femme pour l'écrivaine danoise Karen Blixen.
« Max, en apparence » (Arléa, 2013) a été finaliste du Prix Rossel.
Le 2 avril sort « La Shoah de M. Durand » (Gallimard) : un essai ? Plutôt une réflexion littéraire, dit-elle.

La littérature peut-elle sauver le monde ? Première réaction ?

Nathalie Skowronek. D'abord, c'est une chance que la question soit posée. On pourrait être dans un monde où on ne se soucie même pas de savoir si la littérature a la possibilité de

le sauver. Spontanément, je vais répondre oui, mais en n'y croyant pas tout à fait. Mais oui, parce que si on n'y croit plus nous-mêmes, alors qui le fera ? Il fut un temps où la littérature avait le pouvoir de sauver le monde et a joué ce rôle. Voltaire, Rousseau, c'étaient des écrivains et des philosophes qui ont changé le monde, réellement. Voltaire avec l'idée d'une justice laïque, Rousseau avec son contrat social et la réforme de l'éducation. Ils avaient l'ambition et le pouvoir de transformer le monde.

Annelies Beck. La littérature n'est obligée à rien. Mais elle peut agir. Peut-être ne peut-elle pas changer le monde mais elle peut changer les lecteurs. Et c'est beaucoup. En inspirant de l'empathie avec ses personnages, le roman peut mener à une action, un engagement, avoir un impact sur le monde. L'écrivain nigérian Ben Okri a dit que la stimulation de l'imagination à travers la littérature entraîne l'audace de croire en une alternative.



© PIERRE-YVES THIENPONT

Germain, on regarde la bourgeoisie avec Balzac, on se cache avec Salman Rushdie. La littérature nous donne des mots et nous fait vivre des vies qui ne sont pas les nôtres.

C'est donc un passeport entre les gens et entre les cultures ?

N.S. L'écrivaine franco-sénégalaise Fatou Diome dit avoir compris son vieux pêcheur de grand-père en lisant Le vieil homme et la mer de Hemingway. Oui, la littérature crée des passerelles, met du langage entre les gens. Mais la littérature, c'est d'abord une somme de singularités. C'est un rapport très individuel au texte. Ça génère des transformations individuelles, singulières qui, petit à petit, se répandent. La littérature tend un miroir au monde. Et renvoie des images : on est dans le monde du XVIII^e, on descend dans la mine avec

Le rôle de l'écrivain n'est-il pas d'ouvrir la porte pour voir ce qu'il

y a derrière ?

N.S. J'aime l'idée que parfois les textes sont en avance sur les écrivains. Parfois ceux-ci ouvrent des portes mais ne savent pas plus que le lecteur ce qu'il y aura derrière. Le Soumissionnaire de Houellebecq, je ne l'ai pas lu, mais ce qui m'intéresse c'est que Houellebecq affirme qu'il l'a écrit parce qu'il devait l'écrire et après, lecteurs, débrouillez-vous.

A.B. Les écrivains n'ont pas nécessairement d'agenda. Ils peuvent être curieux, vouloir rechercher quelque chose, analyser un phénomène qui est très hot dans la société, oui, mais ils n'ont pas un rôle à jouer consciemment.

N.S. Notre job à nous, c'est de croire au pouvoir des livres, même si on ne sait pas quelle est la nature de ce pouvoir. Croire que ça peut véhiculer quelque chose, transformer, faire réflé-



« La littérature est moins là pour comprendre le monde que pour le capter, pour tendre le miroir »

chir, émouvoir, troubler. Un livre n'est pas innocent, il est porteur de quelque chose.

A.B. L'écrivain exprime déjà une forme d'engagement en se retirant du monde pour prendre le temps de réfléchir et d'écrire, de s'immerger dans une histoire, de lutter avec le langage. Ce n'est pas facile d'écrire. Pour créer, il faut se retirer un peu du monde.

N.S. L'écriture, c'est en effet d'abord de la création, c'est un récit. Après certains se positionnent, partagent des idées, révolutionnent sans s'en rendre compte. Avant, c'était l'écrivain qui disait le monde. Virgile disait la nature, Homère les voyages, Maeterlinck les abeilles. Aujourd'hui, il y a énormément de concurrence : le monde est dit par plein de sources différentes. Madame Bovary, c'est Desperate Housewives, Monte Cristo c'est Home-

land. La vraie question actuellement, c'est : quelle est la place de la littérature, que peut-elle apporter de différent ?

A.S. La réponse réside pour moi dans l'imagination. Comme l'écrivain, le lecteur se retire de tout ce bruit de chaque jour pour adopter un point de vue en surplomb, vu du ciel. C'est un moyen pour mieux comprendre le monde, mais aussi pour se calmer, pour méditer.

N.S. Les séries montrent le réel : on est dans un hôpital ou dans le bureau de la Maison-Blanche. La grande différence, c'est qu'en littérature, c'est le lecteur qui produit ses propres images. La littérature crée beaucoup plus d'imaginaire et le lecteur est beaucoup plus acteur. On mise plus sur l'intelligence du lecteur, sur sa capacité à créer son propre monde alors qu'au cinéma on fournit le monde.

A.B. On dit que la littérature souffre à cause de l'internet et de la télé. Mais la littérature agit aussi sur la télé. Je pense à The Wire ou à True Detective, très influencés par la littérature : on n'explique pas tout, le téléspectateur doit s'investir.

N.S. Ce qui est beau dans la littérature, c'est qu'elle pose plus de questions qu'elle ne donne de réponse. La littérature est moins là, je crois, pour comprendre le monde que pour le regarder, pour le capter, pour tendre le miroir.

A.B. On dit que le roman est mort, moi je n'y crois pas. Au contraire, il est très vivant. Je crois à la vitalité de l'écrit. Mais le sens de la littérature, c'est que l'imagination est activée, il faut participer. C'est une interactivité entre l'écrivain, le texte et le lecteur.
N.S. Dans la littérature, il y a de



« On dit que le roman est mort, moi je n'y crois pas. Au contraire, il est vivant. Je crois à la vitalité de l'écrit »

la chair, c'est de la parole qui s'incarne. On peut lire des livres d'histoire, des essais, avoir accès à énormément d'informations, mais quand celles-ci passent par un récit, quelque chose s'incarne, le lecteur est plongé dans l'histoire, la littérature prend toute sa puissance. On est parti dans les grandes idées de sauver le monde, mais la littérature c'est aussi ce contact très intime avec des livres très intimes.

Sauver le monde, c'est d'abord se sauver soi ?

N.S. Oui. Ecrire, c'est d'abord une démarche individuelle. On essaie d'être des capteurs, des éponges, une caisse de résonance. Mais au centre, c'est nous. Je ne crois pas qu'on s'oublie complètement.

A.B. Il faut parfois plonger plus profondément en soi pour se connaître mieux. L'originalité

de l'écrivain a son origine en soi. C'est dans cette originalité qu'il peut trouver quelque chose d'universel.

Et donc enrichir le lecteur.

N.S. Oui, certainement. Donner des clés, mettre des mots, ouvrir à des émotions.

A.B. Ça peut être aussi simple qu'être touché par la beauté d'une phrase.

N.S.

« La beauté sauvera le monde », a dit Dostoïevski.

Toute littérature est-elle bonne à susciter cette compréhension du monde ?

A.B. Je ne crois pas. Lire pour s'échapper du monde, pour s'amuser, je n'ai rien contre. Mais on ne peut parler de littérature que s'il y a une forme d'engagement, s'il y a quelque chose en jeu, même si une œuvre littéraire peut aussi s'offrir des moments de relaxation.

N.S. Les livres de divertissement, ce n'est pas méprisable. Mais la quête d'écriture, apporter de la beauté, un regard, bouleverser, c'est autre chose. Mais la limite est floue et on est très mal placés, nous, pour dire à quel moment c'est de la littérature et à quel moment c'est du roman de gare.

La littérature nous rend-elle meilleurs ?

N.S. Je crois. Elle nous confronte à notre complexité, à l'ambivalence des choses, à la multiplicité des couches.

A.B. Elle offre davantage de questions que de réponses, et c'est ça la richesse, l'intérêt de la littérature. Elle montre que rien n'est simple, que tout est multiple, complexe, elle nous apprend à nous positionner, à réfléchir à ce qu'on pense.

Le lecteur doit-il être actif ?

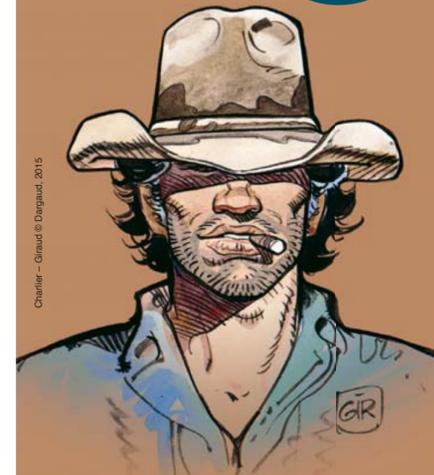
A.B. Oui, mais ce n'est pas une torture, une souffrance... On a un esprit riche, avec beaucoup de potentiel. La littérature, c'est la clé pour l'activer. C'est merveilleux. C'est un cadeau.

Propos recueillis par FLAVIE GAUTHIER et JEAN-CLAUDE VANTROYEN

Nathalie Skowronek participe au débat « La littérature de l'avenir », Grand Foyer de La Monnaie, dimanche 29 à 12 h. Annelies Beck parle de littérature et information avec Marc Raynebeau, dimanche 29 à 12 h 15 au Muntpunt et interviewe Ian McEwan à Bozar, dimanche 29 à 18 h 15.

CHAQUE VENDREDI, LE SOIR VOUS PROPOSE EN ÉDITION LIMITÉE L'INTÉGRALE DE «BLUEBERRY»

16€
le double album



Chaffier - Giraud © Dargaud, 2015



Le Soir propose à ses lecteurs une édition spéciale de 16 volumes, limitée à 2.000 exemplaires, de l'intégrale de Blueberry. Chaque album comporte en page deux une illustration en frontispice sur papier d'art 250 g. Cette nouvelle collection numérotée est accessible uniquement en librairie. **Attention ! 2000 exemplaires seulement ! Réservez votre collection chez votre libraire.**

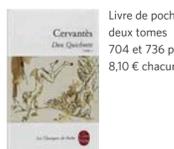
Le tiré à part sur papier d'art **gratuit** à l'achat du Soir du 20 mars est encore disponible en librairie



LE SOIR

* Hors prix du journal. Suivant disponibilité des stocks.

DIX LIVRES QUI ONT SAUVÉ LE MONDE



Don Quichotte Cervantes 1605 et 1615
Parce que sous la forme épique et amusante du roman, derrière l'aventure et les émotions, Cervantes réalise une véritable satire sociale et politique de la société de son époque et de ses mœurs, rigides jusqu'à l'absurde.



L'Encyclopédie Diderot et d'Alembert 1751-1772
Parce que, sous le couvert de réaliser un Dictionnaire mesuré des sciences, des arts et des métiers, ce qui est déjà considérable, les auteurs publient un véritable brûlot politique, qui mènera à la Révolution.



Les Misérables Victor Hugo 1862
Parce que cette gigantesque fresque parle du peuple. De ses grandeurs, mais surtout de ses difficultés, de ses bassesses. On ne peut plus penser comme auparavant après avoir vu les Thénardier, Cosette et Gavroche vivre.



De la Terre à la Lune Jules Verne 1865
Parce que l'histoire dépasse les frontières de la Terre pour s'en aller vagabonder dans l'Espace. L'aventure de l'humanité devient aussi scientifique et le cosmos est à notre portée.



1984 George Orwell 1949
Parce qu'Orwell invente Big Brother, qui reste aujourd'hui le symbole bien vivant d'une société policière, totalitaire, dévouée à la sécurité et à la surveillance. A-t-on jamais mieux parlé du totalitarisme que dans ce roman ?



Fahrenheit 451 Ray Bradbury 1953
Parce qu'on découvre, ahuris, qu'un régime politique peut vouloir la mort des livres jusqu'à les brûler. Et, heureux, que des hommes et des femmes les apprennent par cœur pour ne pas oublier leur sagesse et leur insolence.



Sur la route Jack Kerouac 1957
Parce que Kerouac a montré qu'il existait une autre façon de vivre et a engagé toute une génération à se dégager des entraves du quotidien pour vivre plus libre.



Une journée d'Ivan Denissovitch Alexandre Soljenitsyne 1962
Parce que, dans ce court roman, Soljenitsyne ouvre les yeux de l'Union soviétique et de l'Occident sur la face noire du communisme : les camps de travail, les goulags, les privations, les punitions,...



Maus Art Spiegelman 1970-80
Parce que Spiegelman utilise le média populaire qu'est la BD pour raconter la Shoah, à travers les yeux de son père, rescapé des camps. Une œuvre forte, puissante qui émeut, entraîne, scandalise.



Le nom de la rose Umberto Eco 1980
Parce que l'écrivain italien montre qu'on peut allier le grand roman populaire, le roman policier, les préoccupations morales et métaphysiques, la lutte contre l'obscurantisme et la recherche de la vérité.